

Du déterminisme et de la place du sujet : Langage, autopoïèse et mémoire de forme

Bernard Decobert ^{1,a}, Ludovic Chatenet ²

^{1,2} Centre de Recherche Sémiotique (CeReS) Université de Limoges (France)

Résumé. Nous soutenons dans cet article le point de vue selon lequel le discours s'origine vraisemblablement aussi autour d'une chaîne hiérarchiquement organisée de constantes topologiques profondément internalisées. A partir de concepts sémiotiques et sémio-narratifs (Propp, Hjelmslev, Greimas, Thom, ...), du concept d'autopoïèse de Maturana et Varela et aussi d'exemples, nous chercherons à décrire, discuter, puis justifier la possibilité d'un modèle sémiotique alternatif.

Abstract. Language autopoiesis and shape-memory. We argue in this article from the point of view that speech probably originates around a hierarchically organised, deeply internalised chain of topological constants. From semiotic-narrative and semiotic concepts (Propp, Hjelmslev, Greimas, Thom ...), as examples, the concept of autopoiesis of Maturana and Varela, we seek to describe, justify and discuss the possibility of an alternative semiotic model.

1 L'autopoïèse

Lorsqu'en 1943 dans son ouvrage « *Prolégomènes à une théorie du langage* » Louis Hjelmslev^[1] souligne l'importance de rechercher une constance qui ne soit pas enracinée dans une réalité extra-linguistique mais qui s'ordonne autour d'un centre de référence non plus comme un conglomérat transcendantal mais comme un tout organisé dont la structure linguistique constitue le principe dominant, il s'attend à recevoir les critiques d'une certaine « tradition extrême de l'humanisme »^[2] qui repousserait *a priori* la légitimité de sa recherche. Pour le saussurien, postuler des objets comme quelque chose de différent que des termes de rapports, « c'est introduire un axiome superflu et une hypothèse métaphysique dont la linguistique ferait mieux de se libérer »^[3]. De la même manière mais dans le champ cognitif cette fois, les neurobiologistes Francisco Varela et Humberto Maturana s'écarteront d'une certaine orthodoxie cognitive représentationnelle et formelle (computo-symboliques, Fodor, Chomsky, et néo connexionnistes Smolensky, Minsky ou Jackendoff)^[4] qui présente davantage la cognition comme un système de traitement de l'information que comme un système interne, autonome et autorégulé. Deux approches, hjelmslevienne et maturana-varélienne, dans des disciplines différentes à quelques décennies d'intervalle, parmi d'autres, mais qui ont en commun de chercher le « sens » non dans les objets eux-mêmes mais dans le phénomène systémique et endogène d'interdépendances qui le crée.

Dans les années 1970, Maturana et Varela élaborent le concept d'*autopoïèse* visant à caractériser l'organisme vivant et son évolution à partir de son autonomie organisationnelle. Le terme *autopoïèse*, qui est construit à partir de *auto*, soi-même, et *poiein*, produire, caractérise la faculté d'*auto-conservation individuelle* des systèmes vivants par le maintien de leur organisation propre. C'est-à-dire que pour ces auteurs, le principe invariant sur lequel se fonde l'évolution du vivant est le maintien de son organisation et non les notions d'évolution phylogénétique (évolution Darwinienne) ou de reproduction^[5].

« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus incessant de remplacement de ses composants, parce qu'elle est continuellement soumise à

^a Pour correspondre : bernard.decobert@wanadoo.fr

des perturbations externes, et constamment forcée de compenser ces perturbations. Ainsi, une machine autopoïétique est un système à relations stables dont l'invariant fondamental est sa propre organisation (le réseau de relations qui la définit)^[6]. »

Ainsi, l'identité du système appréhendable comme une unité concrète provient de l'interdépendance de processus internes et non d'abord de son environnement. C'est-à-dire que le système n'est pas informé de l'extérieur comme le serait un automate ; mais cet extérieur agit toutefois comme une contrainte qui pousse le système à s'autoréguler pour maintenir son autonomie organisationnelle. Il existe donc une frontière *opérationnelle*, selon ces auteurs, entre l'extérieur environnemental et le système ; frontière ou *clôture* qui est tracée par la puissance et la régularité des interactions entre les parties composantes du système, lesquelles le déterminent en tant qu'unité concrète pourvue d'autonomie. Francisco Varela résume l'essentiel de cela en quelques mots : « Nous dirons d'un système autonome qu'il est opérationnellement clos si son organisation est caractérisée par des processus : a) dépendant récursivement les uns des autres pour la génération et la réalisation des processus eux-mêmes, et b) constituant le système comme une unité reconnaissable dans l'espace (le domaine) où les processus existent. ».

Varela élargit la conception de l'identité à d'autres domaines que la biologie ; aux êtres sensibles même rudimentaires qui désignent ceux « auxquels il nous faut reconnaître une certaine dimension informationnelle, un esprit en quelque sorte, si rudimentaire et opaque qu'il soit »^[7]. L'auteur ne parle pas seulement des êtres vivants, mais également de systèmes composites c'est-à-dire de tous les « agrégats, comme les niches écologiques, les systèmes de gestion, les conversations, les sociétés animales, qui se présentent partout où émerge le sentiment d'un être distinct, se détachant d'un certain fond, et doté des capacités cognitives avec lui »^[8]. Dès lors, il semble possible d'adopter également cette conception de l'identité au texte pris dans ses limites concrètes objectives, c'est-à-dire comme *un tout organisé cohérent dont la structure linguistique constitue le principe dominant* (Hjelmslev).

Nous n'aborderons pas la question de l'autopoïèse dans sa complexité ni sa profondeur explicative sur la conscience du soi mais simplement nous voudrions souligner l'importance pour la discipline linguistique, en particulier l'analyse du discours, du concept de *clôture opérationnelle* qui suppose que les caractéristiques autorégulatrices sont en totalité internes au système et non pas dépendantes d'un « input » informationnel dont le contenu produirait une représentation de l'environnement directement opératoire pour le système. Ainsi en est-il du Modèle Conceptuel (MC)^[9]. Il est remarquable de constater en effet qu'en sémiotique ce que nous avons convenu d'appeler le modèle conceptuel, qui est d'abord un modèle schématique d'analyse du discours, présente des caractéristiques proches de celles proposées par Maturana et Varela. Si on applique le concept de clôture opérationnelle au discours-énoncé, parce qu'il représente une unité de sens à l'intérieur de laquelle s'exercent des relations de dépendances mutuelles entre des parties et le tout qui les constitue, il semble possible d'orienter ce qui jusqu'à maintenant n'apparaissait que comme une proposition de modèle d'analyse, le modèle conceptuel, vers une théorie de l'organisation des formes élémentaires dans le langage naturel^[10]. Car sans cette notion de clôture opérationnelle il est difficile au MC de se justifier pleinement en tant que système autonome, trop attaché qu'il est à la sémantique lexicale (objets lexicaux). D'un point de vue théorique, le concept d'*autonomie* justifie ici pleinement son emploi en permettant de libérer le MC de cette information exogène, et en confirmant son postulat apriorique d'inversion de l'ordre dans l'analyse du discours^[11] : Ce n'est plus désormais la sémantique lexicale qui par un jeu de dépendances mutuelles occupe le premier plan de l'analyse, mais un système organisé et sous-jacent de formes récurrentes endogènes assimilables dans le discours à des modalisations qui, s'imposant à la sémantique lexicale, permet de la justifier.

2 Abstraction et formes élémentaires récurrentes

D'origine sémasiologique et distributionnelle, le modèle conceptuel - terme générique pour qualifier notre champ d'étude - permet de réaliser le constat, à partir de plusieurs milliers d'énoncés, que des mêmes catégories sémantiques, réductibles schématiquement, tendent à s'ordonner selon une séquence hiérarchiquement déterminée. Notre étude conclut que de telles séquences ordonnées ne participeraient pas d'un choix délibéré des auteurs mais résulteraient vraisemblablement de schémas mentaux profondément ancrés. Proches de la conception potterienne de noème^[12], c'est-à-dire de concepts universaux de statut cognitif transcendant les sémantiques locales des langues particulières, ces réductions schématiques ou « formes », ainsi définies, présentent des caractéristiques aspectuelle et casuelle. Aspectuelle parce qu'elles sont appréhendables chacune comme un point de vue sur « l'action », une « scène » (Tableau 1), et casuelle parce qu'elles surdéterminent localement les unités textuelles avec lesquelles elles sont liées en surface (voir infra). Enfin, ces formes sont également assimilables à des fonctions sur le double plan individuel et systémique. Individuel, car il est possible de les considérer comme des topologies, c'est-à-dire chacune comme la relation qui sous-tend des éléments entre eux et avec l'espace qui les contient (Gestalt) ; elles apparaissent ainsi comme des virtualités en attente de substrats sur lesquels s'actualiser (les unités textuelles). Systémique, parce qu'elles semblent s'inscrire dans un jeu de dépendances mutuelles apte à réaliser le sens, c'est-à-dire à organiser le texte en profondeur à la manière d'une syntaxe et d'une sémantique fondamentale (forme de grammaire modale).

Tableau 1 : Les formes élémentaires (réductions schématiques), unités virtuelles en attente de substrats sur lesquels s'actualiser. Elles se définissent chacune comme la relation qui sous-tend des éléments entre eux et avec l'espace qui les contient.

SEMASIOLOGIE et HIERARCHIE DISTRIBUTIONNELLE		
Quelques indications dans le champ lexical	Réductions schématiques correspondantes	
(...)	(...)	
vague, incertitude, dualité, deuil, doute,...	11	Élément coexistant
devoir, servir, gérer, soigner, solde, travail,...	12	Élément solvant
normaliser, fermeté, maintien,...	13	Élément régissant
disjoncter, distinguer, écarter, éloignement, à côté,...	14	Élément décalant
vouloir, intention, trajectoire, procès, stratégie,...	15	Élément progressant
conjonction, ensemble, uni, groupe,...	16	Groupement d'éléments
pouvoir, force (faiblesse), puissance, poids, surcroît,...	17	Élément pesant
faire, agir, poser, arriver, évènement, opposer,...	18	Élément actant
diviser, part, partage, référence, proportion,...	19	Rapport entre éléments
droit, endroit, localiser, dater, régler, gouverner,...	20	Élément directeur
responsable, grand, majeur (mineur), méga,...	21	Élément dominant
savoir, expertiser, assurer, contrôle, sécuriser,...	22	Élément qualifiant
chaos, mélange, trouble,...	23	Élément confusant
présentation, présent, cadeau, image, média, immédiat,...	24	Élément médiatisant
inversion, conversion, changement,...	25	Élément transformant
associer, alliance, contrat,...	26	Élément s'accordant
dire, publier, exprimer, exporter,...	27	Élément émettant
multiplier, écho, répandre,...	28	Élément engendrant
croire, envelopper, confiant, assiéger, investir,...	29	Élément entourant
sommet, citadelle, temple, clergé,...	30	Élément culminant
(...)	(...)	

Dans le discours, il convient d'appréhender ces formes récurrentes d'abord comme des instantanés de dynamicité et non comme des locutions figées. Comme pour les noèmes de Bernard Pottier, ce qui compte dans leur prise en compte, c'est l'idée sous-jacente et non d'abord leur mode de lexicalisation. La polysémie n'y joue donc pas le rôle de barrière infranchissable. Une trentaine de ces formes seulement est répertoriée à ce jour. Et, du fait de leur cohésion, leurs dépendances mutuelles comme nous le verrons plus loin, et aussi de leur récurrence jusque dans les textes anciens (Pierre de Rosette, voir infra), nous supposons qu'elles participent moins d'un phénomène culturel ou narratif que d'un phénomène profondément internalisé (voire réflexe) qui pourrait se trouver possiblement en lien avec les *protolettres* aux propriétés non accidentelles évoquées par le neuroscientifique Stanislas Dehaene à partir des travaux du neurophysiologiste Keiji Tanaka^[13]. Pour ces auteurs, il existe dans le cortex temporal inférieur des formes primitives indépendantes de toute relation d'échelle, de point de vue et d'éclaircissement qui jouent le rôle de jonctions entre les contours pour la reconnaissance visuelle des objets. Leurs combinaisons permettent de décrire n'importe quel objet :

« Les points de jonction entre ces contours, qui forment des configurations en T, en L, en E, en F, etc..., jouent un rôle essentiel dans la reconnaissance visuelle. Lorsqu'on efface les jonctions, l'image devient difficile à reconnaître (...) alors que l'effacement d'une quantité équivalente de contours sans toucher aux jonctions pose moins de difficultés (...). A l'inverse, dès que des jonctions sont présentes, même si elles ne forment pas un tout cohérent, notre système visuel ne peut s'empêcher de voir des objets, même s'ils sont physiquement impossibles (...) »^[14].

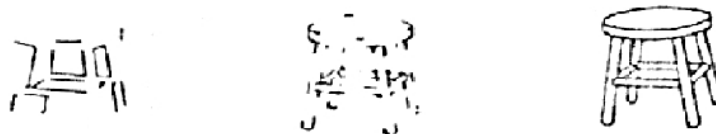


Figure 1 : Les points de jonction jouent un rôle essentiel dans la reconnaissance visuelle (d'après Biederman, 1987 ; in Dehaene St., 2007 : 191).

A l'analyse du discours, le modèle conceptuel fait donc ressortir un nombre restreint de formes élémentaires. Chacune semblant inscrire une relation particulière entre des éléments et l'espace qui les contient, suggérant ainsi une scène-visuelle-type, par exemple l'idée d'écart d'un élément par rapport à un autre (type 14), ou encore l'idée de

groupement d'éléments (type 16). Comme pour les protolettres, ces formes sont indépendantes de toute relation d'échelle. Ces formes implicites, car elles ne sont que le jeu de relations, se composent ensuite selon des règles de dépendances mutuelles qui semblent comme motiver en profondeur tout l'espace discursif, qu'elles partitionnent, ordonnent et surdéterminent. Nous supposons que ce jeu de relations participe d'une syntaxe et d'une sémantique fondamentale. Sur le plan théorique, le principe de *clôture opérationnelle* maturana-varélien permet de « justifier » une rupture franche entre un extérieur objectal informationnel (lexical) et le modèle conceptuel, lequel apparaît dès lors comme un système autonome producteur de sens.

2.1 Dépendances mutuelles

Le modèle conceptuel, nous l'avons dit, est un modèle réductionniste d'analyse du discours basé sur un nombre restreint de formes élémentaires prises comme des constantes topologiques en relations de dépendances mutuelles. Il est catégoriel et schématique. Et, comme pour les morphologies archétypes de René Thom^[15], chaque forme élémentaire est couplée à une unité de sens (couper, émettre, joindre,...). Cependant, la recherche expérimentale révèle l'existence d'au moins deux types de dépendances : un principal, le type *fonctionnel*, car à l'étude des discours-énoncés ces formes élémentaires signifiantes tendent à s'organiser selon une chaîne récurrente continue hiérarchiquement organisée, c'est-à-dire non aléatoire (à l'image du modèle fonctionnel proppien^[16]), et un type secondaire, inter-fonctionnel car, à l'observation, ces formes semblent entretenir entre elles d'autres types de relations, notamment une forme de *contrariété* régulière tous les 9 champs de la chaîne (Tableau.1). La *contrariété* selon Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtès^[17] étant la relation de présupposition réciproque qui existe entre les deux termes d'un axe sémantique. Nous concluons, au moins à titre d'hypothèse opératoire, que cette chaîne catégorielle récurrente, sémantiquement proche du modèle morphologique proppien (Fig.2), doit générer en son sein ses propres contrariétés et ses propres complémentarités. Ci-dessous, présenté graphiquement, le résultat de l'analyse comparative entre le modèle hiérarchique proppien et le modèle hiérarchique conceptuel (Thèse Sciences du Langage, 2014)^[18].

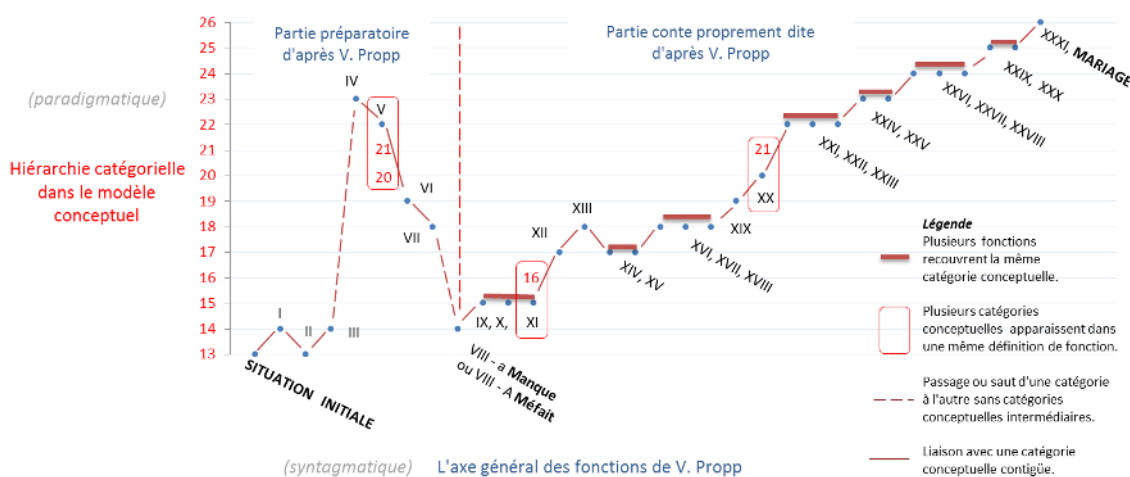


Figure 2 : Proximité distributionnelle entre modèle morphologique proppien et modèle conceptuel. A condition de regrouper certaines des fonctions de V. Propp dans le schéma narratif et d'en éclater d'autres, dans la partie conte proprement dite, et en dehors de la fonction XIII qui marque un écart par rapport à la progression générale du modèle conceptuel, les deux hiérarchies sont parallèles.

Deux propriétés générales se dégagent ainsi de cette chaîne d'invariants : une propriété sémantique et une propriété relationnelle (syntaxique). Si le modèle conceptuel articule d'abord des abstractions pures, des topologies, la recherche sémasiologique et distributionnelle montre que ces unités élémentaires sont aptes à se déployer dans n'importe quel micro-univers-objet en modalisant localement chacune des unités textuelles (lexèmes, syntagmes, propositions, épisodes,...), c'est-à-dire en surdéterminant les occurrences avec lesquelles elles sont liées en surface (localisme). Le principe de clôture opérationnelle, qui suppose que les caractéristiques autorégulatrices ne sont pas dépendantes d'inputs informationnels, permet ainsi de postuler le principe selon lequel ces interactions syntactico-sémantiques entre les éléments de la chaîne constituent l'ossature du discours-énoncé ; et que ce n'est qu'ensuite (ou parallèlement) que viennent se greffer sur cette ossature les différentes thématiques propres à définir chacun des micro-univers-objets considérés (lexique). De fait ce système d'invariants se présente comme une organisation interne autonome, antérieure au discours même, c'est-à-dire indépendante des thématiques particulières examinées. La question restant alors posée de ce qui motive une telle organisation hiérarchique. Et là encore l'approche des deux neurobiologistes Maturana et Varela semble déterminante.

3 Hiérarchie et mémoire de forme

La philosophie mécaniste refuse la téléologie parce qu'elle serait une finalité sans cause. Or, avec la notion de clôture opérationnelle, l'information n'est pas appréhendable dans sa qualité informative mais seulement comme une contrainte agissant sur le système. Et malgré cela, le système s'autorégule. Cette opération d'autorégulation qui s'exerce à l'intérieur du système, comme dans une *boîte noire*, respecte donc le principe mécanique de causalité. Toutefois, le principe d'autorégulation dans le modèle maturana-varélien ne semble pas lié directement à l'existence d'une cause contraignante mais bien à l'existence d'une finalité en soi. Celle d'adopter nécessairement une configuration optimale des composants de l'organisme qui lui permette d'atteindre son équilibre de survie. La cause, la contrainte ou déformation subie par le système, n'apparaissant alors que comme un épiphénomène justifiant l'opération de régulation seule, et non comme la finalité du système qui reste dans ce cas le maintien de son organisation propre. Dans ces conditions de plasticité relative du système, il semble possible d'associer cette qualité à un *télos* s'apparentant non seulement à une *mémoire des processus internes* mais également à une *mémoire de forme*, c'est-à-dire à la capacité du système de retourner à sa forme primitive après déformation ; par exemple la capacité de l'organisme à recouvrer sa température interne à 37° après la fièvre. S'il est difficile de confirmer que tous les systèmes vivants, au sens varélien, sont à mémoire de forme, en revanche le modèle conceptuel tend à montrer que cette caractéristique semble fondée dans le cas du langage naturel.

Vladimir Propp avait déjà montré l'existence d'un schéma narratif récurrent, sorte de mémoire de forme. A l'étude d'une centaine de contes populaires russes, le maître folkloriste définit la *structure* selon une suite régulière de 31 « scènes » consécutives (*le méfait, ..., départ du héros, ..., combat contre l'anti-héros, ..., mariage avec la princesse* ; Figure 2). Il les nomme *fonctions* car chaque scène génère la suivante. Pour lui, toutes ces fonctions sont récurrentes dans le conte. Elles suivent un ordre fixe et s'incrémentent naturellement dans le récit. Chacune de ces fonctions (ou scènes) découle de la précédente : « (...) si nous lisons toutes les fonctions successivement, nous voyons par quelle nécessité logique et esthétique chaque fonction découle de celle qui la précède^[19] » ; ailleurs : « Si les témoins altèrent l'ordre des événements, leur récit n'a pas de sens : l'ordre des événements a ses lois et le récit littéraire a des lois semblables. Le vol [par exemple] ne peut se produire avant que la porte soit enfoncée »^[20]. Dans son étude structurale qui clôt l'édition de 1970, Evguéni Mélétski^[21] reviendra sur cette question de générativité, *a minima* d'implication des fonctions entre elles : « Toutes les fonctions ne sont pas obligatoirement présentes dans un conte, mais en principe, une fonction en entraîne (implique) une autre ». Pour Propp, il existe donc un seul ordre de succession des fonctions récurrent et sous-jacent qui forme un seul et même *axe unique*. Ceci prouverait selon lui l'existence d'un récit originel à partir duquel tous les contes merveilleux ne seraient que des variantes. En réalité, il semble que son analyse segmentaire va beaucoup plus loin que la simple recherche d'un récit originel. Car le principe d'une segmentation du récit selon un axe unique semble moins relever du schéma narratif seul que d'un processus naturel du langage à s'organiser selon un principe premier hiérarchique. Et nous avons montré dans nos travaux antérieurs pourquoi et comment les fonctions proppiennes se superposaient avec la chaîne des formes élémentaires^[22] (Fig.2). La figure 3, qui est le résultat d'une étude sémantique approfondie d'un article de presse du Monde.fr (2008) montre que cette hiérarchisation se produit également au niveau intra-textuel (détails figures 4 et 5).

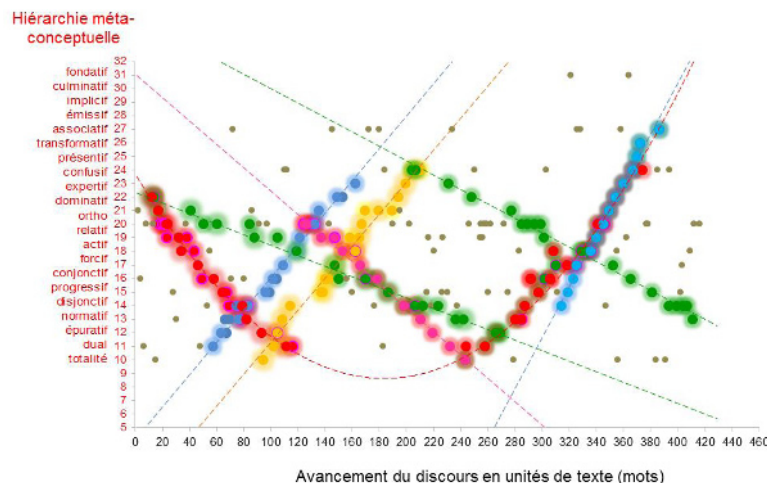
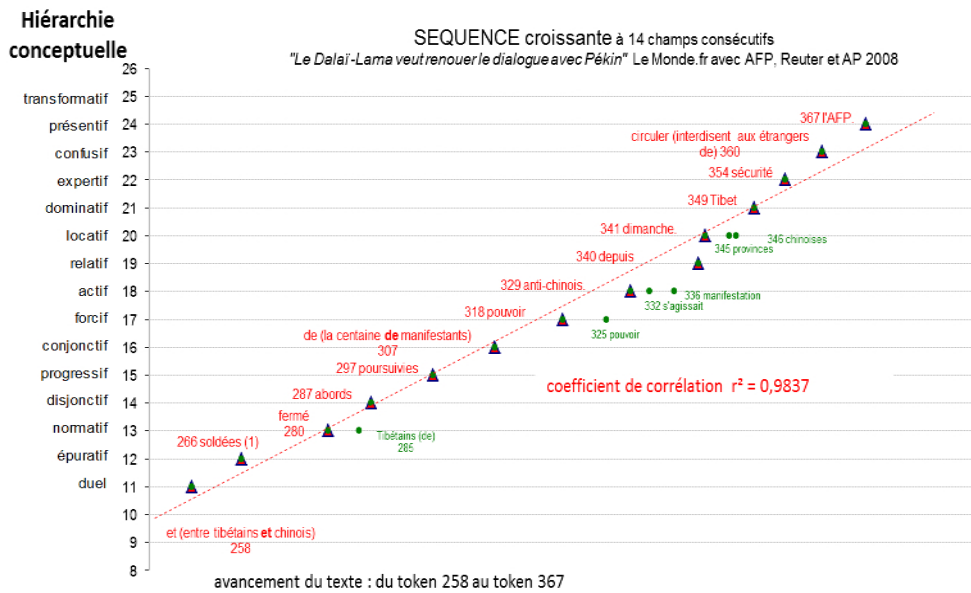


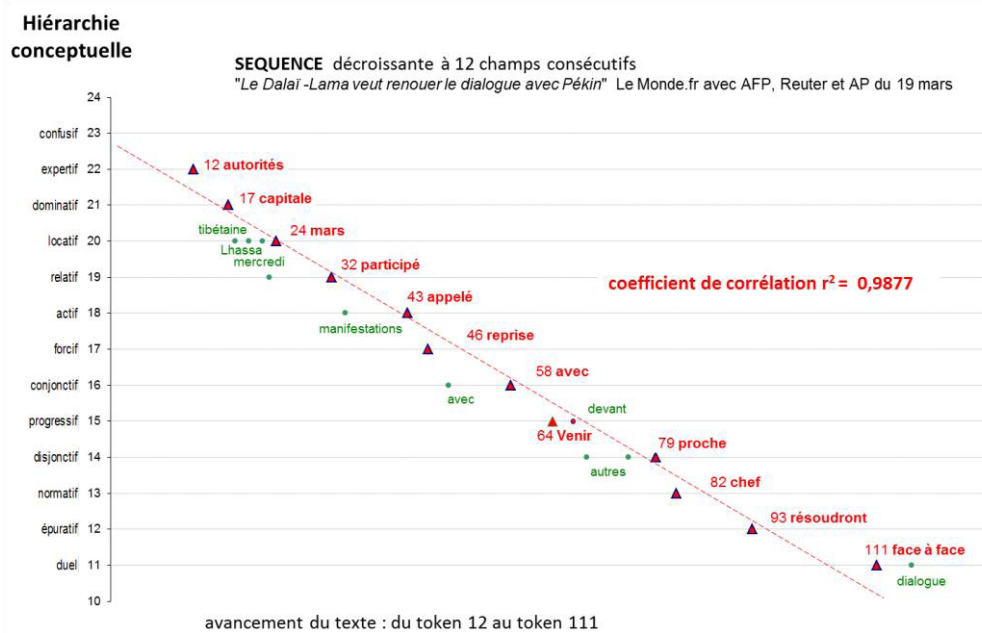
Figure 3. Distribution des unités élémentaires au niveau intra-textuelle (Le Monde.fr avec AFP, AP et Reuters | 19.03.2008). Dans cet article de presse de 422 mots, l'analyse intra-textuelle fait ressortir 8 séquences principales hiérarchisées de 11 à 18 unités élémentaires consécutives. L'expertise externe montre que la régularité des alignements reste statistiquement improbable^[23].

C'est en cela, dans ce principe hiérarchique récurrent car présent à différents niveaux de l'analyse, qu'il nous semble possible de considérer l'existence au sein du système, non seulement d'une mémoire des processus internes, c'est-à-dire d'un réseau de dépendances cohésives et réciproques entre des formes élémentaires, mais également l'existence d'une *mémoire de forme* qui obligerait le discours à respecter un certain ordre d'alignement des fonctions. De sorte que l'on puisse supposer que ce principe hiérarchique récurrent promeut également la stabilité du système. Dans le cas du

discours cette stabilité serait synonyme de cohérence interne. Toutefois, il ne faudrait pas confondre moyens et résultat, dans notre cas, mémoire des processus internes et mémoire de forme. Car, selon notre proposition, la mémoire processuelle relève de la plasticité du système ; c'est-à-dire de sa capacité à faire jouer entre elles les formes élémentaires ; alors que la mémoire de forme se comprend davantage comme la finalité pour laquelle ces processus opèrent. La mémoire de forme relèverait par conséquent de l'ordre dans lequel se distribuent prioritairement les unités du système. Sémiotiquement parlant on pourrait dire que la mémoire processuelle relève de la syntagmatique et que la mémoire de forme relève de la paradigmatique.



Figures 4 et 5 Distribution des unités élémentaires au niveau intra-textuel. Pour l'article complet, voir plus loin l'étude comparative (dalai-lama/Pierre de Rosette/Plutarque).



Mais on voit bien toute la difficulté d'une telle affirmation car à elle-seule la mémoire de forme suppose aussi l'existence d'une propriété dynamique, processuelle. Comme dans le cas d'un ruban élastique la mémoire de forme oblige sans cesse à ramener les composants à leur position d'origine. Et dans ce cas encore, il est difficile d'affirmer lequel de ces deux axes syntagmatique ou paradigmatique se projette sur l'autre. On se retrouve ainsi dans une configuration de type culiolienne où, à un niveau très profond, la différence entre syntaxe et sémantique n'a plus de sens^[24]. Il ne s'agit évidemment pas ici d'une syntagmatique au sens chomskyen, transformationnelle et phrastique puisque le modèle n'articule que des topologies élémentaires ; sujets, objets et prédicats n'ont donc, à ce stade, encore aucune raison de s'opposer. Seuls comptent les processus internes autrement dit les dépendances mutuelles entre formes élémentaires (contrariété, complémentarité, autres ?..., et hiérarchisation) pour réunitariser le système^[25]. Pour le

rebooter pourrait-on dire aussi. C'est-à-dire de manière à rétablir une organisation qui soit en capacité de gérer toute nouvelle contrainte sans devoir atteindre son point de rupture.

4 Polarité et dynamiques internes

Etant donné que le modèle conceptuel i) présente une similitude avec le modèle hiérarchique narratif de Propp, ii) qu'il est récurrent même au niveau intra-textuel, iii) qu'à l'analyse intra-textuelle, il tend à décrire des géométries régulières (coefficients de corrélations très proches de 1), comme pour les fonctions proppiennes nous pouvons supposer que ces formes élémentaires suivent le même principe de segmentation et de détermination. Principe qui vraisemblablement alors relèverait moins du seul schéma narratif ou d'un schéma culturellement inscrit, que d'un processus plus général du langage à s'auto-organiser hiérarchiquement ; principe directeur donc, sorte de « puits de potentiel syntagmatique » vers lequel semblent tendre ensemble toutes les fonctions du système. Louis Hjelmslev définit la *détermination* dans son analyse du langage comme « des dépendances unilatérales dont l'un des termes présuppose l'autre mais non l'inverse »^[26]. De la même manière dans le modèle conceptuel, il faut comprendre *détermination* en valeur absolue. C'est-à-dire comme une suite de fonctions susceptibles d'être polarisées en fonction du substrat sur lequel la suite se déploie : soit dans le sens croissant et par épisodes entiers comme dans le modèle de Propp (figure 2), soit dans le sens décroissant comme nous le verrons également plus loin à partir d'une étude comparative. Dans ces deux cas chacun des termes de la suite se déploie sur des épisodes entiers, de sorte qu'il semble possible de conclure que ce sont ces unités élémentaires hiérarchiquement organisées qui partitionnent, ordonnent et surdéterminent chaque espace textuel ; les figures 3, 4 et 5 précédentes ayant déjà fourni un aperçu de la distribution hiérarchique et orientée des mêmes unités élémentaires au niveau intra-textuel. Il nous semble donc que cette caractéristique de retrouver dans le discours des suites régulières orientées à différents niveaux de l'analyse tend à placer le modèle conceptuel bien en deçà du strict plan narratif, c'est-à-dire et *a priori*, par régression, à un niveau profondément internalisé ; voire possiblement neurocognitif (supra §.2). De plus, ces trois propriétés du modèle conceptuel que nous venons d'inventorier, *abstraction hiérarchisation* et *polarisation*, permettent de considérer qu'au-delà de sa dimension syntactico-sémantique, le MC s'ouvre également sur une perspective de résolution mathématique et géométrique dont on n'imagine pas qu'elle puisse résulter d'une volonté consciente du sujet pour finaliser son discours (figures 3, 4 et 5). Tout se passe en effet comme s'il était permis d'évoquer une aporie fondatrice, au sens où il existe dans le discours une régression continue de cette chaîne d'invariants, sorte d'itération fractale qui, conjuguée aux objets du discours, devient génératrice de sens et de signification ; « fractale », paradoxalement indépendante de toute relation d'échelle, mais pas du substrat référentiel sur lequel cette itération se déploie ; autrement dit, son environnement, le discours qui la porte. Ce qui oblige par conséquent à faire une distinction entre ce qu'il est possible de nommer une *dynamique fondamentale*, correspondant à un *télos*, c'est-à-dire la mémoire de forme et son corrélat processuel de dépendances mutuelles, lesquels participent selon nous des règles inhérentes au système (sa grammaire), et une *dynamique discursive* qui, relevant en premier lieu de la dynamique fondamentale, ne se conçoit cependant qu'à partir de la *contrainte* qui motive l'ajustement du système, par conséquent la réalisation du discours. Et dans ce cas, la stratégie de régulation, qui suivant le principe d'autopoïèse permet au système de maintenir son organisation propre, sera différente selon que la contrainte ou déformation subie porte sur telle composant élémentaire du système, appréhendable comme une forme de modalisation, dans telle configuration de disponibilités environnementales. Etant entendu le postulat apriorique de généralité et de sens^[27] selon lequel chaque objet ou groupe d'objets appelé dans le discours l'est en fonction de la (ou les) modalité(s) élémentaire(s) qu'il porte intrinsèquement. C'est-à-dire que, dans le processus d'engendrement et de spécification continu de sa propre organisation, le système appellerait localement l'objet le mieux adapté à son ajustement global. Autrement dit encore, le système chercherait en permanence les conditions qui permettent aux processus internes d'accorder au mieux les parties au tout qui les constitue ; en quelque sorte le système appellerait l'objet le plus « com-mode » à utiliser dans le hic et le nunc - il faut bien sûr comprendre l'expression *le plus com-mode* dans le sens de réciprocité « modale » maximum entre l'environnement et le système -. Par exemple, pour enfoncer une pointe, c'est-à-dire pour exercer localement la modalité force (type 17, tableau 1) il pourra être utilisé préférentiellement l'objet pierre ou l'objet marteau selon la configuration présente environnementale et/ou culturelle du locuteur ; avec bien sûr toutes les conséquences qui en découlent dans chacun des cas : et pour l'ajustement du système, et pour la réalisation du discours. Tout semble se passer en définitive comme s'il y avait symbiose entre le système et son environnement immédiat.

Dans ce choix d'objet, qui n'en est pas vraiment un, certains pourraient évoquer l'idée de *compétence* du sujet-locuteur. Mais, examiné sous cet angle, cela laisse la possibilité de conclure que le sujet interférerait intentionnellement sur le fonctionnement du système. Ce qui *a priori* n'est pas le cas ; ou pas directement. Au contraire, c'est l'inverse qui semble se produire. À chaque étape de son processus d'ajustement, le système semble pousser sans cesse le sujet à choisir le meilleur objet possible porteur de la modalité élémentaire recherchée ou, lorsque ce n'est pas possible, son adéquation relative, déclenchant ainsi le jeu de dépendances mutuelles entre formes élémentaires nécessaire à l'ajustement (contrariété, complémentarité, autres ?).

Par corollaire nous pouvons supposer que l'isotopie qui rend possible selon Greimas la lecture uniforme du récit ressortit essentiellement des potentialités modales présentes dans les objets linguistiques et non des objets seuls ; dans sa théorie du langage Hjelmslev classera d'ailleurs les *objets* dans la catégorie des indéfinissables. C'est bien sûr dans ce sens qu'il faut comprendre notre postulat introductif d'inversion de l'ordre dans l'analyse du discours : Ce n'est plus désormais la sémantique traditionnelle objectale (iconique) qui par un jeu de dépendances mutuelles occupe le premier

plan de l'analyse, mais *a priori* un système restreint organisé et sous-jacent de formes récurrentes endogènes, appréhendables comme des formes de modalisation qui, s'imposant à la sémantique objectale, permet de la justifier. Autrement dit et en nous appuyant sur les conclusions de Maturana et Varela, ce sont d'abord les interactions entre les parties composantes du système qui déterminent le discours-énoncé en tant qu'unité concrète pourvue d'autonomie ; nous dirons également, pourvue de cohérence interne et de sens (d'orientation).

4.1 La question du sujet

Cette position soulève évidemment des questions d'ordres philosophique et ontologique notamment au regard de la position du sujet et du libre-arbitre. La question de libre-arbitre en sémiotique passant par celle du statut du sujet ; point fondamental qui bénéficie depuis de nombreuses années d'une littérature abondante. Nous chercherons surtout ici à discuter du fait qu'indépendamment du statut du sujet, des mêmes processus peuvent se produire autant dans le système qu'au niveau superficiel des relations entre actants.

Le système étant supposé autonome et antérieur au discours même, le sujet doit-il se comprendre alors comme un non-sujet qui serait animé par son système interne ou bien, lui reste-t-il encore une marge de manœuvre ? Nous pensons que cette marge de manœuvre doit pouvoir exister sans remettre en cause l'autonomie du système. À la condition toutefois que, comme l'athlète qui visualise le résultat de son parcours avant la course, le sujet s'autosuggère une contrainte à partir de laquelle découlera la régulation interne du système. – Cette forme de téléologie, trouve une équivalence avec la fonction de *Destinateur* en grammaire narrative -. On verra plus loin aussi combien cette position reste compatible avec le concept d'*énaction* chez Varela -. Greimas pose en quelque sorte aussi la question de la domination du système sur le sujet mais sans trancher véritablement. En particulier lorsqu'il préfère remplacer le concept d'*intention* par celui d'*intentionnalité* ; concept d'*intention* qui lui paraît critiquable car il renvoie à un acte volontaire, ce qu'il n'est certainement pas toujours, dit-il ; la notion d'intentionnalité renvoyant, elle, à une « origine franchement phénoménologique »^[28]. Ambiguïté, peut-être seulement apparente, car Greimas place derrière l'idée d'intentionnalité l'idée d'« acte » s'exerçant comme une tension entre deux modes d'existence, la virtualité et la réalisation^[29] ; paraissant ainsi promouvoir le sujet intentionnel au cœur du dispositif. Et même si Greimas, en se situant dans la lignée de Lucien Tesnière, pose l'actant-sujet comme terme aboutissant de la fonction prédicative^[30], il donnera de l'acte la définition intuitive d'un « agir comme faire-être »^[31]. Greimas pose donc, nous semble-t-il, peut-être malgré lui, le sujet et le prédicat qui le définit en tant que moteur premier du système, et non le système en tant que moteur du sujet et de son prédicat. Dans le modèle greimassien la place du sujet semble donc accomplie, essentielle, primitive. Or, cette position paraît peu compatible avec l'existence d'un système moteur autonome attaché à son autorégulation comme dans une boîte noire. Sauf à considérer celle évoquée plus haut comme une construction rétroactive du sens ; c'est-à-dire comme une détermination à rebours qui s'accorderait davantage alors avec la propriété élastique d'un système à mémoire de forme. Greimas n'envisage pas cependant de système complètement non-intentionnel. En revanche, ce type de construction à rebours est bien présent dans sa théorie mais au niveau sémio-narratif de surface : à la fois dans le contrat qui lie le Destinateur au Destinataire, il dira : « le contrat, établi dès le début entre le Destinateur et le Destinataire-sujet, régit l'ensemble narratif, la suite du récit paraissant comme son exécution par les deux parties contractantes »^[32] ; et dans la logique narrative car Greimas explique que la « logique du récit va de l'aval vers l'amont, et non inversement comme certains seraient tentés de le croire »^[33]. Comme on peut le voir, la question de la place du sujet dans le processus reste entière, même pour le MC. Car il est difficile d'affirmer si dans le cas de l'athlète, par exemple, sa visée « intentionnelle » dépend de lui seul ou d'un *agrégat* plus large formant système (Varela §.1). Toutefois, il est remarquable de constater que des phénomènes contraignants apparemment distincts, contrainte du destinateur et système à mémoire de forme (§.3) participent *a priori* de processus identiques, *a minima* similaires, qui permettent d'envisager l'existence d'un lien entre différentes visées structurelles. Faut-il alors déconsidérer la primauté du sujet au profit de l'autonomie du système pour résoudre le problème du passage d'un niveau à un autre pour mieux rendre compte des conversions^[34], c'est-à-dire d'un itinéraire allant directement de la structure élémentaire de la signification à la distribution syntaxique de surface ? Car ce point dans la théorie greimassienne reste apparemment toujours problématique^[35]. Du point de vue du modèle conceptuel nous pensons que, si dans le discours des processus identiques régissent de la même manière un réseau de topologies élémentaires profondément internalisées et des relations actantielles plus superficielles, il doit être possible alors d'envisager que ces topologies élémentaires se propagent sur l'ensemble de l'espace discursif. Et, par conséquent, s'il doit exister un lien, un topique commun, « isotopant », entre la structure profonde et la structure sémio-narrative de surface permettant de mieux justifier la question de la conversion, celui-ci pourrait relever davantage de l'existence de topologies élémentaires (appréhendables dans le discours comme des formes de modalisation) que de l'existence d'un sujet, même strictement syntaxique. Pourtant, Greimas concevra bien aussi l'existence nécessaire d'un système de modalisation transphrastique, tout comme en MC. Il dira : « Une nouvelle hiérarchie syntagmatique due (...) aussi à une typologie de modalisations peut être alors postulée comme un principe de l'organisation des énoncés-discours ». Mais Greimas s'attache à justifier cette « méta-structure » à partir du sujet (actant) ou plutôt de ses modes d'existence que sont les modalités virtualisantes, actualisantes et réalisantes (devoir/vouloir ; pouvoir/savoir ; faire/être)^[36]. Et non à partir d'un système moteur, endogène, fonctionnant comme dans une boîte noire où l'information ne serait pas directement opératoire par le système, mais agirait comme une contrainte obligeant le système à s'autoréguler de façon autonome, indépendante. Finalement, et sans remettre en cause les modes d'existence que sont les modalités virtualisantes

actualisantes et réalisantes au niveau sémio-narratif, il nous semble que Greimas en s'appuyant sur la notion de « l'agir comme faire-être » réduit, malgré lui, le champ de l'investigation sémiotique.

4.2 L'étude comparative

Dans l'exemple choisi pour illustrer le partitionnement, l'ordonnement et la surdétermination d'espaces textuels en mode décroissant à partir des formes élémentaires - à l'inverse du modèle proppien croissant donc -, nous avons retenu trois textes parmi d'autres : l'article du Monde.fr (2008), un extrait correspondant de la Pierre de Rosette (196 av. J.C.) et un extrait correspondant de l'épisode des Sabines (Plutarque I^{er} Siècle). Certains pourront s'étonner que ces textes soient traduits en français. Mais, faut-il le rappeler, cela n'a que peu d'importance car ce ne sont pas des traductions exactes que l'on recherche. Ce qui compte en revanche c'est de reconnaître dans les espaces sélectionnés la permanence et la prédominance locale des formes élémentaires (ou formes de modalisation sous-jacente). Qu'elles soient issues du démotique, du grec ancien, du latin ou du français moderne, ce sont ces formes élémentaires *a priori* intemporelles et transculturelles qui perdurent ; parfois même, et de manière curieuse pour le linguiste, indépendamment de toute relation contextuelle. Selon notre modèle théorique, ce sont elles qui articulent, organisent et surdéterminent les objets dans le langage. Rappelons enfin, qu'entre ces espaces ordonnés se profilent également d'autres chaînes secondaires récursives que nous n'analysons pas ici (voir Fig.3).

Nous avons choisi de ne proposer l'analyse que d'un extrait du décret de Memphis et un extrait de l'épisode des Sabines parce qu'ils permettent une comparaison en vis-à-vis avec un texte moderne. En réalité le décret de Ptolémée V est sécable en 22 espaces textuels au moins, faisant ressortir 22 unités élémentaires consécutives, et l'épisode des Sabines, 24. Il faut encore préciser que ces exemples ne sont pas des cas isolés. Nous avons également étudié de nombreux autres textes dont « De la Poésie » Madame de Staël, « Deux Amis » Maupassant..., des dizaines d'autres articles de presse, et d'autres textes encore^[37].

Dans cette étude chaque section constitue un bloc textuel dans lequel prédomine une forme élémentaire « invasive ». Puisque nous avons dit que, comme pour les morphologies archétypes de René Thom, chaque forme élémentaire ou constante topologique était couplée à une unité de sens, on recherchera donc dans ces blocs, et selon la terminologie de François Rastier^[38], deux types de sèmes : des sèmes inhérents et des sèmes afférents. Lorsqu'il s'agit de sèmes inhérents, les unités surlignées ressortiront directement des définitions proposées dans la marge (voir aussi tableau 1). Lorsqu'il s'agit de sèmes afférents qui marquent un éloignement relatif par rapport à la définition proposée, on pourra y reconnaître aussi, des procédés syntaxiques (anaphore,...), des figures de style (antonomase, métaphore,...métonymie...), des figures de pensée (suggestions visuelles, description, raisonnement,...), des figures de constructions (ellipse,...), et d'autres procédés et figures encore. Dans tous les cas il y aura symbiose entre les formes élémentaires et les objets du discours (lexèmes, syntagmes, propositions, blocs,...). Nous cherchons surtout à montrer qu'en participant de la structure profonde, c'est-à-dire du système, ces formes élémentaires prédominantes invasives et intemporelles permettent d'articuler, d'ordonner et de surdéterminer localement, ici par blocs entiers, le choix des objets linguistiques. Et qu'ainsi faisant, de la même manière qu'une machine autopoïétique est un système à relations stables renouvelant sans cesse ses composants mais dont l'invariant fondamental est sa propre organisation, le réseau de relations qui la définit – « Regardez votre main [dit Varela], elle semble la même qu'il y a une semaine et pourtant presque toutes les cellules de votre peau sont mortes et remplacées » - le langage, tout en gardant une même organisation, notamment sa *mémoire de forme*, renouvelle lui aussi sans cesse ses propres objets linguistiques en fonction des contraintes subies par le système dans tel environnement particulier (auteur, époque, culture, thématique,...).

Tableau 2. L'étude comparative porte sur trois textes en vis-à-vis : l'article du Monde.fr (2008), un extrait correspondant de la Pierre de Rosette (196 av. J.C.) et un extrait correspondant de l'épisode des Sabines (Plutarque I^{er} Siècle). Nous cherchons surtout à montrer que des formes élémentaires intemporelles et hiérarchiquement organisées peuvent motiver et surdéterminer localement le choix des objets linguistiques. Pour faciliter la lecture, les principales occurrences, représentatives de la forme élémentaire dominante pour chaque section, sont grisées.

Des topologies sous-jacentes partitionnent, ordonnent et surdéterminent des espaces textuels	<i>(Le Monde.fr avec AFP, AP et Reuters 19.03.2008)</i>	Pierre de Rosette (extrait) décret de Ptolémée V (196 Av. J.C.)	Episode des Sabines (extrait) Plutarque (premier Siècle AP. J.C.)
<p>TYPE 21 : Élément majeur</p> <p>Forme « dominante »</p> <p>Elle relève de ce qui participe d'une position dominante et/ou capitale, grand/majeur (mineur), premier, etc.... Occurte fréquemment sous la forme d'une dénomination de personnages de premier plan : Premier Ministre, Président, grands dignitaires...</p>	<p>Le dalai-lama veut renouer le dialogue avec Pékin</p> <p>Alors que les autorités chinoises quadrillent toujours la capitale tibétaine, Lhassa, mercredi 19 mars à la recherche de personnes ayant participé aux manifestations de la semaine</p>	<p>(...)</p> <p>qui appartenait aux dieux sous le règne de son père ; et qu'il a aussi décidé que les prêtres ne devraient plus payer aucun impôt pour l'admission à la prêtrise, tant pour ceux nommés sous le règne de son père, que pour ceux nommés depuis la première année de son propre règne ;</p>	<p>(...)</p> <p>il marcha contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand les deux rois furent en présence, ils se mesurèrent des yeux, et se défièrent à un combat singulier pendant lequel les deux armées resteraient immobiles. Romulus fit vœu, s'il remportait la victoire, de</p>

	<p>dernière, le dalai-lama a appelé à une reprise du dialogue avec Pékin. ""Sa Sainteté est engagée à dialoguer avec les Chinois. Nous devons venir les uns devant les autres et nous parler"", a déclaré Tenzin Taklha, proche collaborateur du chef spirituel tibétain.</p> <p><i>[Lhassa et Pékin → capitales]</i></p>		<p>consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son armée en déroute, et se rendit maître de sa ville capitale</p>
<p>TYPE 20 : Élément directeur</p> <p>Forme « locative »</p> <p>Marque l'endroit, le lieu, le domaine, l'espace et aussi le temps (sous la forme d'une date par exemple) : border, délimiter, dater. Indique aussi le droit dans toutes ses acceptions : géométrique (ortho) « au droit de »,... ; juridique, régler, diriger, gouverner, gouvernement,..., gouvernail ; etc.</p>	<p>Il a estimé que les Chinois ""ne résoudre jamais la question tibétaine en envoyant des troupes. La seule solution est de se retrouver face à face, d'entamer un dialogue et de trouver une solution"".</p> <p>Dans sa résidence de Dharamsala, dans le nord de l'Inde, le dalai-lama avait auparavant reçu des représentants de groupes tibétains en exil.</p> <p><i>[se retrouver face à face → dans un même lieu]</i></p>	<p>et il a soulagé les membres des ordres sacerdotaux du voyage annuel à Alexandrie;</p> <p><i>[ordre → règle]</i></p>	<p>Il ne fit d'autre mal aux habitants qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs murailles, et de le suivre à Rome, où ils jouiraient des mêmes droits que ses citoyens. Rien ne contribua davantage à l'agrandissement de Rome que cette incorporation des peuples vaincus.</p> <p><i>[murailles → sème 'délimiter']</i></p>
<p>TYPE 19 : Rapport entre éléments.</p> <p>Forme « relative »</p> <p>Invite à l'idée qu'il existe une mise en rapport. Une définition approchée serait : « la mesure ou ce qui permet la mesure entre des éléments différents ». Parmi les occurrences représentatives : rapport, part, partage, parti(e), division, proportion, taux, taxe, monnaie, négoce, négociation, compte, balance, justice, équilibre, avertir, et aussi mémoire, souvenir et perspective (dans le sens de lien entre un ici et un ailleurs), mais aussi des prépositions comme : entre, depuis, selon, etc...</p>	<p>notamment de certains groupes de jeunes militants qui ont organisé ou cautionné des marches de protestation, en particulier en Inde. ""il leur a expliqué quels étaient ses sentiments et leur a dit qu'il fallait peut-être aujourd'hui se pencher sur le long terme. Quant à savoir s'il a été entendu...""</p> <p>..., a indiqué à Reuters un autre porte-parole, Chhoekyapa. Chhime.</p> <p>""APPROCHE DE LA 'VOIE MOYENNE'""</p> <p><i>[l'aspect relatif porte en principal ici dans la mise en perspective entre une action immédiate et une réflexion sur le long terme]</i></p>	<p>et aussi qu'il a décidé qu'il n'y aurait plus aucune réquisition pour la marine; et il a différé les 2/3 de l'impôt sur tissu du lin fin payé par les temples de la couronne; et quel qu'aient été les négligences des temps passés, il les a corrigées comme il se devait, en soulignant tout particulièrement les taxes traditionnelles à payer aux dieux; et également a tout réparti équitablement, comme Thoth le grand et grand;</p> <p><i>[qu'il n'y aurait plus → référence à des faits passés]</i></p>	<p>Romulus, pour s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût agréable à Jupiter,</p> <p><i>[s'acquitter = 'payer ce que l'on doit', → rétablir un rapport d'équilibre entre des parties, ici entre Romulus et Jupiter]</i></p>
<p>SCÈNE-TYPE 18 : Élément actant.</p> <p>Forme « opposive/terminative »</p> <p>De nature événementielle et d'aspect terminatif ce type évoque des faits ou des actes précis, souvent déterminants : difficultés, conflits, opposition, impact, affrontement, explosion, choc, etc... Les principaux génériques sont : 1) Acte du latin <i>actum</i>, chose faite, opposé à « en puissance de » : faire, constater, noter (dont acte), prendre une part déterminante ; 2) Événement, du latin</p>	<p>""Sa Sainteté reste engagée dans son approche de la 'voie moyenne' dans la poursuite du dialogue"", préconisant une autonomie culturelle et non pas une indépendance totale vis-à-vis de Pékin, assurent ces porte-parole. Les dernières négociations directes entre Tibétains et Chinois remontent à juillet 2007 et s'étaient soldées par un échec.</p>	<p>et a décrété que ceux qui reviennent de la guerre, et ceux qui ont été spoliés de leurs biens dans les jours de troubles, devaient, à leur retour être autorisés à occuper leurs vieilles possessions</p>	<p>et qui donnât à son peuple un spectacle intéressant, fit couper un grand chêne qui se trouvait dans son camp, le tailla en forme de trophée, et y ajusta les armes d'Acron, chacune dans son ordre.</p> <p><i>[L'événement ici est un « spectacle » d'aspect terminatif et factuel : 'terminatif' parce qu'il clos]</i></p>

<p><i>evenire</i> : arriver, ce qui arrive, se produit, survient, apparaît, etc... ; 3) Poser, de <i>pausare</i>, s'arrêter (aussi ensevelir, XVIème Siècle), poser, s'opposer, proposer, reposer, etc.</p>	<p>Au Népal, où l'accès à l'Everest est toujours fermé, des manifestations de Tibétains aux abords des installations des Nations unies à Katmandou se sont poursuivies, mercredi. Selon l'Associated Press, la centaine de manifestants</p>		<p><i>l'épisode du 'combat' victorieux contre Acron, et 'factuel' car on y décrit des actes précis]</i></p>
<p>SCÈNE-TYPE 17 : Élément pesant.</p> <p>Forme « forcive »</p> <p>D'aspect itératif, répétitif et/ou fréquentatif, ce type exprime d'abord la puissance, le pouvoir, la force, la quantité et le poids (lourd, léger, pesanteur, massif, charge, intensité,...), très souvent aussi l'idée d'un surcroît de quelque chose, insistance, accentuation, supplément : en plus, souvent, encore, aussi, « mais » adv. (latin <i>magis</i>, davantage), ..., etc.</p>	<p>ont pu défiler sans être inquiétés, mais sans pouvoir accéder au siège de l'ONU ni pouvoir crier des slogans anti-chinois. Il s'agissait de la quatrième manifestation de ce type depuis dimanche. Dans les provinces chinoises avoisinantes du Tibet, les forces de sécurité interdisent toujours aux étrangers</p> <p><i>[quatrième → répétitif]</i></p>	<p>et aussi qu'il prévoit de déboursier de grandes sommes d'argent et de maïs pour envoyer la cavalerie, l'infanterie et la marine à la rencontre de ceux qui tentent d'envahir l'Egypte par mer et par terre, afin que les temples et tous ceux qui exploitent la terre puissent être en sécurité; et s'étant rendu sur place à Lycopolis dans le nome de Busirite, avec un abondant magasin d'armes et autres provisions, pour constater et dissiper le mécontentement provoqué par des hommes impies ayant perpétré de nombreux dégâts aux temples et à tous les habitants d'Egypte, il l'a entouré de monticules, tranchées et fortifications compliquées; quand le Nil, qui habituellement inonde les plaines, a connu une grande crue dans la huitième année de son règne, il l'a prévenue en endiguant en de nombreux endroits les débouchés des canaux, pour un coût dérisoire.</p>	<p>Lui-même, vêtu de pourpre, et portant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite</p> <p><i>[pourpre → symbole du pouvoir impérial];</i></p> <p><i>[couronne de lauriers → attribut de l'empereur marquant son pouvoir suprême sur les armées]</i></p>
<p>TYPE 16 Groupement d'éléments</p> <p>Forme « conjonctive »</p> <p>Ce champ suggère la rencontre de plusieurs éléments formant un seul et même groupe. Souvent relever dans les textes par le genre du pluriel, ou encore par le préfixe <i>co</i>, variance du latin <i>cum</i> « avec », signifiant également réunion, adjonction, simultanéité, similarité, de même les préfixes <i>com</i>, <i>con</i>, <i>col</i> et <i>cor</i> ; Ensemble, union, groupe, mais parfois aussi relevant du genre singulier : cercle, univers, seul, solitaire, désert, etc.</p>	<p>de circuler, selon des témoignages recueillis par l'AFP.</p>	<p>et en confiant la garde de ces lieux à la cavalerie et à l'infanterie, en peu de temps, il prit d'assaut la ville et tua tous les hommes impies, tout comme le firent Thoth et Horus, les fils d'Isis et Osiris, autrefois pour subjuguier les rebelles dans le même district; et comme son père l'avait fait avec les rebelles qui avaient dérangé la terre et lésé les temples,</p>	<p>et marcha à la tête de son armée, qui chantait des airs de victoire.</p> <p><i>[marcha à la tête de son armée → aspect conjonctif</i></p> <p><i>(scène visuelle)]</i></p>
<p>SCÈNE-TYPE 15 : Élément progressant.</p> <p>Forme « trajective »</p> <p>Ce type prend l'aspect d'une progression, d'un mouvement, une marche, un cheminement, une volonté. Parmi les occurrences récurrentes on trouvera les mots : chemin, <i>processus</i>, <i>progression</i>, <i>stratégie</i> mais aussi la description du mouvement lui-même, <i>élévation</i>, <i>montée</i>, <i>descente</i>, ou parfois une position dans l'espace, <i>à terre</i>, <i>au ciel</i>, <i>en bas</i>, <i>en haut</i>, <i>devant</i>, etc.</p>	<p>La délivrance des permis de séjour dans la région himalayenne a été suspendue et de nombreux journalistes expulsés. ""Il n'y a rien à voir maintenant mais vous serez les bienvenus si vous revenez plus tard"" , s'est contenté de répondre un policier chinois au barrage de Yajiang.</p> <p><i>[barrage → sème trajectoire]</i></p>	<p>il s'est rendu à Memphis pour venger son père et sa propre parenté, et les a punis comme ils le méritaient; profitant de sa venue, il fit exécuter les cérémonies adéquates pour son couronnement ; et aussi qu'il a exempté ce qui était dû à la couronne dans les temples jusqu'à sa huitième année, en ne prélevant même pas une petite quantité de maïs et argent; et aussi l'impôt pour le tissu de lin fin ne fut pas levé par la couronne,</p> <p>(...)</p> <p><i>[pour → but, stratégie]</i></p> <p><i>[fit exécuter les cérémonies → processus rituelique]</i></p>	<p>Il fut reçu à Rome avec les plus vifs témoignages d'admiration et de joie</p> <p><i>[Il fut reçu à Rome → il entre dans Rome, sème trajectoire (scène visuelle)]</i></p>

5 La perspective énacliviste

Alors, comment maintenant penser ces formes élémentaires (topologies) en relations de dépendances mutuelles qui ne prennent véritablement valeur objective qu'au travers de la relation symbiotique qui les lie aux objets dans le discours ? Et de la même manière, en élargissant le spectre, comment penser les *agrégats* au sens varélien (supra §.1) comme les phénomènes intertextuels et transtextuels par exemple qui semblent faire des textes des objets d'emprunt pour des systèmes à interdépendances mutuelles ? Comment penser finalement, en termes de discret et de continu, toutes ces dynamiques sous-jacentes ?

En fait, la rupture franche qui nous a servi pour « justifier » le modèle conceptuel à partir du principe de *clôture opérationnelle* doit être relativisée. Car s'il y a bien dichotomie entre un système à relations stables et son environnement, le premier ne prend vie en revanche que par la présence du second. En sémiotique on dit communément que la forme s'oppose à la matière qu'elle informe tout en formant l'objet connaissable ; la forme étant ce qui garantit la permanence de l'objet et son identité. Il y a donc interdépendance entre forme et substance. Mais Varela va bien plus loin, semble-t-il, en affirmant que la connaissance n'est pas affaire de représentation, mais plutôt de création, de construction de la réalité. Pour lui, l'organisme et l'environnement s'enveloppent et se dévoilent mutuellement dans la circularité fondamentale qu'est la vie même. Un organisme vivant autonome construit le monde qui l'entoure, qui lui-même révèle les capacités de construction et d'adaptation de l'organisme. Le réel en devient un échange permanent et créateur de créatures indépendantes, à la fois toutes physiques et toute "spirituelles". Le réel n'est pas donné, mais incarné, recréé, sans cesse reconstruit. Le réel s'auto-invente, de la même manière qu'un sentier, au préalable inexistant, apparaît quand un être vivant marche à travers une forêt. Varela appelle cette interaction circulaire du vivant : *l'énaclivisme*. Pour cet auteur, nous devons apprendre à vivre dans un monde nécessairement introuvable, flou, sans repères fixes ni fondements ultimes, qui n'existe qu'à travers nos constructions mentales, notre activité sur lui, mais qui, au même moment nous façonne^[39]. Concernant les dynamiques sous-jacentes à l'œuvre dans le discours-énoncé comme dans l'intertextualité, c'est d'une certaine manière aussi comme ça que nous les envisageons. Car « le système » apparaît comme une entité transcendante sans réalité propre. Ses fondements ultimes sont sans repère fixe, et la chaîne d'interactions pourtant hiérarchisée n'est que formelle, abstraite, comme éthérée. Et pourtant c'est elle manifestement qui s'incarne dans les objets du discours, les articule, et puis qui se nourrit de sa propre incarnation pour se reconstruire sans cesse à l'identique aux différents niveaux de l'analyse. Le réel s'auto-invente dit Varela ; mais seulement à partir d'un système à relations stables dont l'invariant fondamental serait sa propre organisation. Autrement dit à partir d'un réseau de processus nécessairement flou car sans fondement objectal ultime. Mais, en définitive, n'est-ce pas précisément cette caractéristique essentielle qui donne au langage son pouvoir créateur, son pouvoir d'interaction circulaire et d'adaptation sur les objets du monde ?

6 Pour résumer

Nous avons voulu montrer dans cet article qu'une fois appliqué au discours-énoncé, le concept maturana-varélien de *clôture opérationnelle* permet d'isoler un système sous-jacent qui engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. C'est-à-dire que le discours semble s'organiser autour d'un nombre restreint de formes modalisantes hiérarchiquement organisées (*mémoire de forme*, supra §.3), lesquelles s'incarnent dans les objets du discours, les articulent, et puis se nourrissent de leur propre incarnation pour se reconstruire sans cesse à l'identique aux différents niveaux de l'analyse. Ce processus général participe selon nous de ce que nous avons précédemment nommé : une *dynamique fondamentale* (§.4). Comme pour les noèmes de Bernard Pottier, les unités élémentaires du système relèvent de concepts au statut cognitif transcendant les sémantiques locales (§.2). C'est pourquoi la polysémie au sens de la linguistique traditionnelle, objectale et iconique, n'y joue pas le rôle de barrière infranchissable. Toutefois, pour que ces unités élémentaires puissent s'incarner dans les objets et les articuler, il faut que ces derniers recouvrent un certain potentiel modal. Les objets ne seraient donc pas appelés dans le discours uniquement en fonction du seul réseau de processus internes mais également en fonction de leur potentiel d'utilisation par le système. Il y aurait ainsi nécessairement symbiose dans la réalisation du discours entre les unités élémentaires du système et les objets présents dans l'environnement immédiat du locuteur (lexique mental). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la dimension casuelle et localiste du modèle conceptuel (§.2). Si, par ailleurs, l'information extérieure n'est pas appréhendable dans sa qualité informative mais seulement comme une contrainte agissant sur le système, il reste alors à considérer que cette contrainte est essentiellement formelle (modale). Et, la *dynamique discursive* (§.4) ou stratégie de régulation qui, suivant le principe d'autopoïèse permet au système de maintenir son organisation propre, sera alors différente selon que la contrainte ou déformation subie porte sur telle « modalité » élémentaire du système, mais également, par relation symbiotique, sur tels objets présents dans l'environnement du locuteur (lexique, culture, thématique,...). Etant entendu le postulat apriorique de généricité et de sens selon lequel chaque objet ou groupe d'objets appelé dans le discours par le système, l'est en fonction de la (ou les) modalité(s) élémentaire(s) qu'il porte potentiellement (§.4). En paraphrasant Varela nous dirons que le système et l'environnement s'enveloppent et se dévoilent mutuellement dans la circularité fondamentale du discours. Selon la formule de l'autopoïèse, il nous a donc apparu possible d'isoler le système de son environnement objectal, c'est-à-dire d'isoler un système à relations stables dont l'invariant fondamental est sa propre organisation (le réseau de relations qui le définit) ; mais, comme on peut le supposer, celui-ci ne prend véritablement sens et orientation que par la présence de celui-là. Nous présumons que le modèle autopoïétique ouvre pour la

sémiotique en général, de nouvelles perspectives dans le champ de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie bien sûr, mais aussi dans le champ des neurosciences (bio-sémiotique).

7 D'un miroir à l'autre

Les neurosciences connaissent depuis quelques décennies des progrès considérables notamment grâce à la technique de l'imagerie cérébrale. Les neuropsychologues s'appuient sur la neuro-imagerie structurelle ou anatomique pour interpréter certaines observations comportementales. On ne peut évidemment pas remettre en cause cette approche. Il y a bien des régions du cerveau qui s'activent lorsqu'elles sont sollicitées, et qui ne s'activent pas ou peu lorsqu'elles ne le sont plus ; les techniques modernes et très sophistiquées de l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) ou l'électroencéphalographie (EEG) plus ancienne, s'emploient à nous le démontrer chaque jour un peu plus. Cette même approche du vivant semble aussi caractériser la recherche génétique. La biologie moléculaire par exemple s'attache à étudier les gènes et leur support matériel au sein de la cellule (ADN ou ARN). Plus généralement, les généticiens cherchent à établir le lien physique de la transmission des caractères héréditaires entre des géniteurs et leur descendance. Toutes ces nouvelles sciences, issues finalement d'un XXème siècle très technologique, nous poussent à considérer principalement le vivant sous son aspect tangible, c'est à dire en rapport avec le physiologique. D'un autre côté au cours de ce même XXème siècle, des générations de penseurs ont su forger les bases de la psychologie et de la sociologie moderne. Tous nous rappellent l'importance du facteur culturel et symbolique. Mais ceux-là comme ces premiers, à la manière des égyptiens et des grecs anciens, invitent en définitive à interroger la question supérieure de l'ordre et du sens, le fameux κοσμός (*kosmos*) si prisé des Grecs. Car, tous, manifestement, sont convaincus d'une logique cachée derrière le chaos apparent de l'univers qui émerge à nos sens ; et, comme du mouvement du pendule de Foucault, chacun s'interroge : Les gnostiques voient dans cette « logique », *Le In Principio erat Verbum* (Dans le Principe était le Verbe, *Le Logos*, issu du grec, parole, discours) ; les scientifiques comme les logiciens y voient de la rationalité ; et les philosophes, parfois une humanité en acte ; parfois aussi, et sans se confondre, une forme de déterminisme lorsque la causalité l'emporte. Autant de quêtes discursives incessantes pour apprivoiser, et l'univers et le sens ; chacun dans son domaine et dans son propre langage s'attachant, à sa manière, à en découvrir les fondements, et par-delà, sans doute, à justifier du sens qu'il accorde à sa propre existence ; chacun s'interrogeant avec ses mots ; mots qu'il aligne dans la continuité d'un texte de telle sorte qu'ils font sens au même rythme que les concepts qu'il ordonne nécessairement pour le justifier. Sans trahir Algirdas Julien Greimas^[40], nous pouvons dire alors, que « toute interrogation est métalinguistique (...) [et que] de la communication surgissent des métaphores anthropomorphes, par lesquelles l'homme cherche à questionner naïvement le sens (...) », et d'ajouter immédiatement avec lui, que les « formes scientifiques [sont] construites comme des langages (...) [et qu'] un plan homogène peut être postulé pour la description des univers et scientifiques et sémantiques »^[41]. Mais en renvoyant ainsi et indéfiniment d'un discours à l'autre, d'un miroir à l'autre, la genèse du sens, l'origine, semble s'égarer. Des descriptions éparées, seul paraît subsister le sentiment d'un sens qui parvient péniblement jusqu'à nous. Mais *dont on ne peut rien dire de plus*. Pour dire quelque chose de sensé du sens *qui existe pourtant comme une évidence* dans ces discours, *comme un donné immédiat* selon Léonard Bloomfield, nous croyons qu'il faut d'abord en extraire les concepts fondateurs ; non pas des concepts savants, mais les concepts élémentaires, les catégories sémantiques et fonctionnelles profondes fondamentales cognitives, celles que recouvrent les mots, et que nous postulons ici, avec le modèle conceptuel, comme la base de leur articulation ; ou plus certainement, comme une des bases de leur articulation. Toute interrogation, qu'elle soit philosophique, scientifique ou artistique, ramenant en définitive et d'une certaine manière au langage, forme médiatrice par excellence car véhiculant un sens commun, nous avons cherché un moyen qui permette de justifier ou, plus modestement, qui permette de s'approcher du sens que devrait accorder un observateur quelconque dans le plus grand nombre de cas possibles. Si du sens, lui-même, on ne peut rien dire de plus, ce qui est commun en revanche, ce qui est partagé par tous les locuteurs, semble pouvoir être saisi au moins dans son mécanisme et dans le mouvement qu'il engendre, son articulation. Une fois saisi ce mécanisme, la question restera alors de savoir si, dans le discours, le rythme, ou le mouvement à lui seul (indépendamment des contenus articulés), est lui aussi producteur ou porteur de sens.

À partir de plusieurs champs disciplinaires nous avons cherché à apporter à ce phénomène systémique une justification théorique. Pourtant notre travail n'est pas achevé. Car, outre la dimension philosophique et ontologique qu'il faudra nécessairement davantage explorer pour justifier de la « place du sujet », ce travail s'ouvre manifestement aussi sur d'autres questionnements fondamentaux en particulier géométriques et mathématiques. Le modèle conceptuel, terme générique pour qualifier notre champ d'études, se présente aujourd'hui comme une alternative sémiotique qui reste cependant compatible avec plusieurs approches théoriques : la syntaxe et la sémantique fondamentale greimassienne, l'approche hjelmslevienne purement relationnelle aux primitives cohésives et réciproques, et comme nous le pensons aussi, avec l'approche morphogénétique thomienne et petitotienne ; pour ne citer que celles-là. Enfin, nous pensons que le modèle autopoïétique formulé par les deux neurobiologistes chiliens, Humberto Maturana et Francisco Varela participe nécessairement de l'élargissement des champs de recherche en linguistique et en sémiotique.

Références Bibliographiques

Adam J.M., 2006, *La Linguistique Textuelle*, Paris, Ed. Armand Colin, p. 66.

- Brandt, P.A., 2009, *Forces and Spaces – Maupassant, Borges, Hemingway: Toward a Semio-Cognitive Narratology* (September 14, 2009). Available at SSRN: <http://ssrn.com/abstract=1595803> or <http://dx.doi.org/10.2139/ssrn.1595803>.
- Chomsky N., 1971, *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Ed. Seuil.
- 1979, *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.
- Culioli A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Paris, Ed. Ophrys.
- Darrault-Harris I., 2009, *La rencontre Greimas/Lévi-Strauss : une convergence éphémère ?*, Actes Sémiotiques 2009, n° 112. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1693>
- Decobert B. & Brandt P.A., 2015 « *Quand même » — double réflexion aux sources du langage*», Actes Sémiotiques 2015, n° 118 : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5430>.
- Decobert B., 2014, *Vers une théorie de l'anticipation du sens : Principes d'analyse structurale*. Thèse Université de Limoges.
- Decobert B., 2014, *Des régularités sémantico-syntaxiques sous-jacentes, Congrès Mondial de Linguistique française, Berlin, PDF (450.2 KB) - SHS Web of Conferences*.
- Dehaene St., 2007, *Les neurones de la lecture*, Paris, Ed. Odile Jacob.
- Dumézil G., 1968, *Mythe et épopée - L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Ed. Gallimard.
- Fauconnier G., 1984, *Espaces mentaux : Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Fontanille J., 2003, *Sémiotique du discours*, Limoges, Ed. Pulim.
- Gaillard J-P., 2007, *Un modèle général du fonctionnement du vivant : le modèle autopoïétique* www.gaillard-systemique.com/autopoiese-varela
- Grégoire M., « Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale : l'exemple du substantif espagnol *urraca* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 64 | 2015, document 1, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 31 janvier 2016. URL : <http://praxématique.revues.org/3802>
- Greimas, A. J., 1970, *Du sens*, Paris, Seuil.
- 1976, *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil.
- Greimas, A. J. et J. Courtès (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- 1970, [1983], *Du sens II*, Paris, Seuil.
- 1986 [1966], *Sémantique structurale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Hjelmslev L., 1996, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed. De minuit.
- 1949, *La Catégorie des Cas*, Travaux du Cercles linguistique de Prague, Recherches Structurales.
- Hofstadter D., 1985, *Gödel Escher Bach les brins d'une guirlande éternelle*, Paris, InterEditions.
- Jackendoff, R., 1983, *Semantics and Cognition*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Lakoff G., 1976, *Linguistique et logique naturelle (Linguistics and natural logic, 1970)*, Paris, Klincksieck.
- Langacker R., 1987 *Foundations of Cognitive Grammar*, Volume I, Theoretical Prerequisites. Ronald W. Langacker. Stanford, California: Stanford University Press.
- Lévi-Strauss Cl., 1996, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Ed. Plon.
- Penelaud O., 2010, *Le paradigme de l'énonciation aujourd'hui*, <https://www.yumpu.com/fr/document/view/9096067/>
- Petitot J., 1985, *Morphogénèse du sens*, Paris, Ed. PUF.
- 1991, *Syntaxe topologique et grammaire cognitive L'objet sens et réalité*, In: *Langages*, 25e année, n°103. Septembre 91. pp. 97-128 - <http://www.persee.fr>.
- 1992, *Physique du sens*, Paris, Éd. du CNRS.
- Pottier B., 1992, *Sémantique générale*, Paris, Ed. Puf.
- Propp V., 1970, *Morphologie du conte*, Paris, Ed. Seuil.
- 1983, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », Gallimard, (trad. Lise Gruel-Apert)
- Rastier F., 2005, *Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive : Questions d'histoire et d'épistémologie - Texto ! mars 2005*. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semantique-cognitive.html. (Consulté janvier 2013).
- Saussure Ferdinand (de), 2005, *Cours de Linguistique générale*, Paris, Ed. Payot.

Tanaka K., 2003, *Columns for complex visual object feature in the Inferotemporal cortex: clustering of cells with similar but slightly different stimulus selectivities*. *Cereb Cortex*, 13(1), 90-99.

Tesnière L., 1969, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Thom R., 1974, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Union Générale d'Éditions.

-1988, *Esquisse d'une Sémiophysique*, Paris, InterÉditions.

Varela F., 1989, *Autonomie et connaissance : essai sur le vivant*. Le Seuil. Paris.

Victorri, B., 1994, *La construction dynamique du sens* - <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00139120>.

¹ Les *Prolégomènes* ont paru pour la première fois en danois en 1943 dans les annales de l'Université de Copenhague.

² L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed. De minuit, p.15, 1996.

³ Ibid. p.37.

⁴ Voir aussi O. Penelaud., *Le paradigme de l'énaction aujourd'hui*, <https://www.yumpu.com/fr/document/view/9096067>, 2010.

⁵ J-P. Gaillard, *Un modèle général du fonctionnement du vivant : le modèle autopoïétique* www.gaillard-systemique.com/autopoiesevarela, 2007.

⁶ F. Varela, *Autonomie et connaissance* p. 45, 1989.

⁷ Ibid., p. 9.

⁸ Idem p.9.

⁹ B. Decobert, *Vers une théorie de l'anticipation du sens : Principes d'analyse structurale*. Thèse, disponible Université de Limoges, 2014.

¹⁰ Susceptibles de fédérer des submorphologies au sens de Michaël Grégoire : « *Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale : l'exemple du substantif espagnol urraca* », *Cahiers de praxématique [En ligne]*, 64 | 2015.

¹¹ P.A. Brandt & B. Decobert, « *Quand même* » — *double réflexion aux sources du langage*», Actes Sémiotiques 2015, n° 118 : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5430>, 2015.

¹² B. Pottier, *Sémantique générale*, Ch. VII, *Concepts noèmes et universaux*, 1992.

¹³ K. Tanaka, Annual Review of Neuroscience, *Inferotemporal cortex and object vision*, 109-139, 1996.

¹⁴ St. Dehaene, p. 191, 2007.

¹⁵ R. Thom, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, pp. 222-223, 1974.

¹⁶ V. Propp V., *Morphologie du conte*, 1970.

¹⁷ Greimas et Courtès, 1979, *Dictionnaire Raisoné de la Théorie du Langage* (DRTL), p. 68.

¹⁸ B. Decobert, Thèse : « *Vers une théorie de l'anticipation du sens, principes d'analyse structurale* », **Chapitre IX** De la hiérarchie proppienne à l'analyse conceptuelle, pp. 223-263, 2014.

¹⁹ V. Propp, *Morphologie du conte*, p. 79, 1970.

²⁰ Idem, p. 31.

²¹ Idem, p.207.

²² B. Decobert B., Thèse : « *Vers une théorie de l'anticipation du sens, principes d'analyse structurale* », **Chapitre IX** : « *De la hiérarchie proppienne à l'analyse conceptuelle* », Université de Limoges, pp. 223-263, 2014.

²³ L'étude statistique a été réalisée par l'Agence de Valorisation de la Recherche, Aquitaine-Valo, Université de Bordeaux, avril 2010.

²⁴ A. Culioli A., *Pour une linguistique de l'énonciation*, p.24, 1999.

²⁵ Nous nous inspirons ici de Douglas Hofstadter en nommant ce processus de recomposition : « réunitarisation » conceptuelle. *Gödel Escher Bach les brins d'une guirlande éternelle*, 1985.

²⁶ L. Hjelmslev, *Prolégomènes*, p.38.

²⁷ Pour Yves-Marie Visetti et Victor Rosenthal, ce sont notamment la question de la nature des anticipations et de leur généricité (à ne pas confondre, avec des programmations ou des prévisions déterminantes), celles aussi de l'organisation et du sens, qui exigent d'être prises en compte. (« Les contingences sensorimotrices de l'énaction », *Intellectica*, 2006/1, 43, p. 111).

²⁸ Greimas et Courtès, *Dictionnaire Raisoné de la Théorie du Langage* (DRTL), p.190, 1979

²⁹ Idem, DRTL, p.190.

³⁰ Ibid., p.290.

³¹ Ibid., p.5.

³² Ibid., p.70.

³³ Ibid., p.292.

³⁴ Ibid., p.72.

³⁵ idem, p.72.

³⁶ Ibid., p.230.

³⁷ B. Decobert, *Des régularités sémantico-syntaxiques sous-jacentes, Congrès Mondial de Linguistique française, Berlin, PDF (450.2 KB) - SHS Web of Conferences.2014.*

³⁸ F. Rastier F., *Sémantique Interprétative*, 1987.

³⁹ F. Varela F., " *Le cerveau n'est pas un ordinateur* " [www.larecherche.fr/n° 308](http://www.larecherche.fr/n°308) :109, 1998.

⁴⁰ A.J. Greimas, *Du Sens*, p. 13, 1970.

⁴¹ Idem, page 48.